

LE CHERCHEUR

REVUE ÉCLECTIQUE

VOL. II.

15 MAI 1889.

No. 18.

L'Éducation intellectuelle de la Femme

Conférence prononcée par l'abbé P. Dadolle le jour anniversaire de l'inauguration d'un cours de philosophie créé à Lyon pour un auditoire spécial de dames et de jeunes filles.

Mesdames,

En inaugurant, il y a un an, ce cours de philosophie, je vous exposais la pensée qui me l'avait fait entreprendre. Mes premières paroles eurent pour thème le rôle de la philosophie dans l'éducation en général et dans l'éducation de la femme en particulier.

Mais alors le mot philosophie ne rendait qu'un son vague à vos oreilles, et il se mêla bien quelque élément de confiance aveugle à l'acquiescement que vos intelligences donnaient à mes conclusions. Je vous en remercie ; cette sorte de confiance était alors nécessaire ; elle ne l'est plus aujourd'hui, où vous avez suivi, en partie du moins, le simple et sublime itinéraire : *ab exterioribus ad interiora, ab interioribus ad superiora.*

Toute la philosophie est là.

Vous avez donc de la philosophie une expérience personnelle, et j'espère que vous en déduisez une conviction.

Aussi ai-je cru le moment venu de vous exposer dans son ampleur la thèse si actuelle de *l'Éducation des femmes*. J'ai dit dans son ampleur : ce n'est pas que je prétende évoquer ici tous les faits très nombreux qui s'y rattachent, ni discuter tous les problèmes très complexes qu'elle soulève. Cette thèse, comme celles qui se posent sur un terrain concret, a un élément absolu, indépendant des temps et des civilisations, mais, en outre, un élément relatif à tel milieu social et à telle phase de l'évolution d'un peuple. Je ne saurais l'envisager sous ses divers aspects, dans ses modifications successives ; je veux seulement vous en faire sonder le fondement, c'est-à-dire le principe, puis vous montrer l'application actuelle à faire de ce principe. Mon but est de vous établir dans une lumière complète sur la question de l'éducation des femmes à l'heure présente.

I

LA QUESTION POSÉE

Après dix-neuf siècles de christianisme, on pouvait croire cette question définitivement résolue, quant à son principe fondamental. Il n'en était rien. Inscrite en première ligne sur le programme des œuvres républicaines, l'éducation de la femme a été remise à l'ordre du jour,

comme une question vitale, pressante, j'allais dire une question neuve, tant il s'est fait à se sujet de mouvement et de bruit. La presse, les Chambres, l'Université avaient été requises pour soutenir la campagne ouverte par une circulaire ministérielle. La presse a soulevé l'opinion, la Chambre a voté les crédits, l'Université a mobilisé le corps de ses trois mille professeurs, et en moins de deux ans la France s'est trouvée hérissée de lycées de filles.

Que voulait-on donc ?

On " voulait fonder l'enseignement secondaire des femmes, qui n'existait pas en France (1) " (dans le pays de Mme de Maintenon, de Mme Sainte-Beuve et de Mme Barrat. !) Mais je cite textuellement : En créant cette éducation de toute pièce, " on voulait faire cesser le divorce intellectuel de l'homme et de la femme " (2). Car " il y a deux France, " entendez-le bien : celle des femmes qui croient, " et dont la foi est mise sous la garde des ténèbres, " et celle des hommes émancipés de la foi par la science. C'est à la lumière rédemptrice de la science que l'on aspire à élever les femmes comme les hommes. Mais alors il faut les arracher " à la tutelle de l'Eglise qui les a tenues jusqu'ici dans une ignorance calculée—un état mental inférieur, a dit Stendhal—, pour en faire des instruments de son règne " (3)

Ainsi donc l'Eglise aurait étouffé vos facultés intellectuelles et amoindri votre personnalité morale, ce qui devait forcément affaiblir votre action dans la famille et dans la société. Elle aurait fait cela pendant de longs siècles et par un système préconçu, vous condamnant à l'ignorance pour vous dominer plus sûrement, et, par vous, dominer vos familles, et par vos familles, l'Etat.

Telle est l'accusation. Elle est grave. Sur quoi repose-t-elle ? Assurément sur des faits, des faits résultant d'une doctrine. Pour rétablir la vérité, interrogeons l'histoire sur ces faits, qui nous révéleront la doctrine.

II

LES FAITS

Les faits ici, ce sont des noms.

Ces noms constituent à travers les siècles la génération des femmes chrétiennes qui ont fait l'atmosphère des sociétés modernes, partout

[1] " L'instruction secondaire des garçons avait ses traditions. L'éducation des femmes se prêtait mieux aux nouveautés, étant elle-même une nouveauté. " Gréard. *De l'enseignement secondaire des filles*, p. 39.

(2) Duruy. Circulaire 1874.

(3) Voir les articles du *Temps*, de l'*Opinion nationale*, des *Débats* cités par Mgr Dupanloup dans ses deux réponses à Duruy, et l'opuscule *La Femme Chrétienne et Française*.

" Le but de la circulaire c'est d'arracher l'éducation des filles à la religion, " dit l'*Opinion nationale*, et le *Temps* ajoute : " Il s'agit de savoir si le prêtre qui tient encore la femme, recouvrera par son moyen l'empire sur la société, ou si la société achèvera de s'affranchir du prêtre en lui enlevant la femme, pour la faire participer à la culture et à la vie générales. "

priant, agissant, inspirant, le plus souvent, comme les anges, sans qu'on les voie, mais parfois aussi apparaissant sur la voie douloureuse de l'humanité qui reconnaît alors, dans ces anges devenus visibles, le cœur, l'âme et la pensée du Christ.

Pendant que l'Eglise, dans la ruine de l'Empire Romain, opère le sauvetage de la civilisation chrétienne, des femmes sont constamment ses auxiliaires. Paula, Marcella et leurs saintes compagnes, par leur ardeur de science, arrachent au génie de saint Jérôme la traduction des Ecritures qui s'appellera la Vulgate. Avant que la langue de Cicéron se soit déformée au contact des dialectes barbares, ce vase incorruptible aura reçu, pour le conserver au monde, le trésor des livres sacrés (4).

Quelques années plus tard, c'est une femme encore, une sainte, la noble et savante Pulchérie, petite-fille de Théodose, qui retarde la marche des barbares sur l'Empire, et, seule avec saint Léon le Grand, barre la route à Attila.

Mais à la fin du Ve siècle, le flot de l'invasion a entraîné les derniers vestiges de la puissance romaine. Saint Grégoire apparaît sur le trône pontifical de saint Léon, et saint Grégoire, c'est la barbarie conquise au christianisme, et par le christianisme à la civilisation. Des femmes sont aussi les instruments de cette conquête. Les Clotilde, les Théodelinde, les Bertha courbent sous le joug du Christ le front des rois dont elles sont les épouses. Elles ont été les premiers apôtres de leurs peuples ; leurs filles en seront les institutrices, j'allais dire les docteurs. Car le grand foyer de la vie cénobitique, allumé au berceau du Christ par sainte Paule, est transporté par sainte Césaire au cœur même de la Gaule. Les monastères de femmes deviennent des écoles où se transmet, avec la science théologique de sainte Paule, le zèle de sainte Radegonde pour les lettres chrétiennes. Le législateur de la vie monastique a fait de ce zèle une vertu en faisant de l'étude une règle. Le jour, où, à l'instar de saint Benoît, saint Césaire a prescrit à ses religieuses deux heures au moins de travail quotidien, la culture des lettres est entrée dans la substance de la vie monastique (5).

Dès lors l'union de la piété et du travail est le principe consacré par la tradition des familles cénobitiques, et par les noms illustres dans lesquels elles sont incarnées.

La liste serait longue de ces grandes religieuses qui burent à la double coupe de l'amour divin et de la science, depuis l'abbesse saxonne Lioba qui correspond avec saint Boniface en vers latins, et Hilda dont la parole fait loi dans les cités monastiques irlandaises, jusqu'à Roswitha, à Catherine de Schenaug, à Hildegarde, qui illustrèrent, au XIe siècle, les monastères des bords du Rhin, et à la célèbre Herrade, qui au XIIIe siècle, condense toute l'érudition de son temps dans son *Hortus deliciarum*, merveille d'art et prodige de science. Sa contemporaine, la fille d'Erwin de Steinbach, sculpte

(4) Voir *Vie de Sainte Paule* par l'abbé Lagrange. Lettres de Saint Jérôme traduites par le même.

(5) Voir Ozanam. *De la civilisation chrétienne chez les Francs*. Montalembert. *Moines d'Occident*. Aug. Thierry. *Récits des temps mérovingiens*, appendice. Règle de saint Benoît adaptée par saint Césaire au monastère d'Arles

pour la cathédrale de Strasbourg la belle statue que les canons prusiens ont brisée pendant ce siège néfaste, où l'*Hortus deliciarum* périt dans l'incendie de la bibliothèque (6).

Nous sommes sur les sommets du moyen âge. Jusqu'ici, les chrétiennes d'élite se cachent le plus souvent dans la solitude des monastères, ces foyers d'où rayonnent la vie et l'apostolat chrétien. Mais elles apparaîtront aux heures des grands périls de l'Eglise et de la France, dont les destinées ne se séparaient pas alors de celles de l'Eglise. Le schisme d'Occident s'attaque à l'unité hiérarchique, la Réforme à son unité doctrinale. La mission des saintes femmes grandit avec ces terribles épreuves. C'est Catherine de Sienne qui, au XIV^e siècle, pacifie l'Italie et ramène la Papauté à Rome. Au XV^e siècle, Jeanne d'Arc, en repoussant de notre sol le flot de l'invasion, conserve à l'Eglise cette France qui sera le boulevard du catholicisme contre la protestante Angleterre et la protestante Allemagne. C'est une femme aussi, une reine, qui dans le même siècle achève l'œuvre des croisades en expulsant l'islamisme de Grenade, le dernier asile où il se retranche dans l'Europe chrétienne. Au siècle suivant, le déchirement de l'unité religieuse s'est accompli. Alors que le génie de la Réforme sépare en réalité la raison de la foi, c'est-à-dire l'âme de Dieu, le génie de sainte Thérèse restaure l'ordre qui doit réaliser le type de cette union dans l'ascétisme le plus pur, et elle élève l'édifice de la théologie mystique qui sera le code de cet ascétisme.

Je ne vous parle pas des Carmélites françaises et espagnoles, dont la haute culture enthousiasmait M. Cousin, non plus que des illustres religieuses qui continuent en Allemagne la tradition de Lioba et d'Hildegarde.

Vous connaissez les noms que le XVII^e siècle français ajoute à la liste des femmes éminentes suscitées par le Christianisme, depuis Madame de Sévigné, héritière du grand esprit de sainte Chantal, jusqu'à la sœur Cornuau, confidente du génie de Bossuet.

Le souffle de l'incrédulité a touché la société du XVIII^e siècle. La femme qui règne dans les salons a encore de l'esprit, elle n'a plus d'âme. Mais cette âme s'est retremée dans l'épreuve de la Révolution. Madame Swetchine et la princesse Galitzin, par leur ardeur pour la science sacrée, continuent les traditions de Paula et Marcella. Le même élan qui poussait Priscilla sur les pas de Saint Paul entraîne les filles du cardinal Lavignerie et de dom Bosco dans les déserts de l'Afrique et sur les côtes barbares de la Patagonie ; et l'âme héroïque de Jeanne d'Arc aurait reconnu une sœur dans la paysanne irlandaise qui, voyant son mari prêt à voter contre O'Connell pour échapper à l'éviction, s'écrie : " Souviens-toi de ton âme et de la liberté ! "

Voilà ce que le Christianisme a fait de la femme, Mesdames. Voilà la femme chrétienne réalisant de siècle en siècle le type consacré par la poésie et les arts.

(6) Ozanam. *Histoire de la civilisation chrétienne chez les Francs*. Stapfer : *Vie de sainte Lioba*. Introduction aux drames de Roswitha.

Dans l'antiquité, les muses étaient femmes ; dans l'ère chrétienne, elles sont saintes.

III

LE PRINCIPE

Nous venons d'entendre le témoignage des faits. Or des faits qui s'enchaînent constituent une tradition, c'est-à-dire un principe vivant à travers les siècles.

Il importe de nous saisir fortement de ce principe.

Nous le trouverons contenu dans la parole qui couronne le poème de la création, en y faisant apparaître l'homme. Méditez chaque mot de ce texte incomparable. A partir du *fiat lux*, la création s'est élevée de degré en degré jusqu'au point de perfection où elle est prête à recevoir son roi. Alors, dit l'écrivain sacré, " Dieu créa l'homme à son image, " et il ajoute aussitôt : " Il le fit à son image et à sa ressemblance. " Remarquez cette répétition presque littérale : le discours de la Cène en aura de semblables, quand Jésus-Christ voudra faire pénétrer le *sint unum* et le sens de la charité dans le cœur de ses disciples.

Etre l'image de Dieu ! c'est en effet ce qui constitue l'essence de l'âme et c'est le trait de grandeur qui met les *nouvelles créatures* au-dessus et à part de toutes les autres.

J'ai dit les *nouvelles créatures*, car l'homme ne sera point un roi solitaire, il aura une aide semblable à lui, *adjutorium simile sibi*, une compagne dont il est à un certain degré la raison d'être et la fin, mais une compagne semblable à lui, parce que cette créature a comme lui Dieu pour principe et pour terme ; donc elle a une raison d'être suffisante, en dehors de lui, et une fin supérieure à lui, puisqu'elle a une âme comme lui.

Tout est là en effet pour elle, Mesdames. Le corps de la femme, plus faible que le corps de l'homme, donne à celui-ci une supériorité dont il pourrait facilement abuser. Mais dans les hauteurs de l'âme, la femme redevient son égale ; c'est la loi de sa création. Elle devient aussi son aide ; c'est sa vocation providentielle. Et cela, par la force que Dieu a mise en elle comme en lui, par son âme, et cela, pour aider l'homme à élever et à perfectionner cette âme, dont ils doivent ensemble transmettre le rayon à d'autres âmes : *crescite et multiplicamini*.

La dignité de la femme, sa grandeur, la source de ses droits d'épouse et de mère, c'est donc son âme qui implique sa destinée divine. Si elle n'est pas fille de Dieu, créée par lui et avant tout pour lui, elle est la propriété exclusive de l'homme, et l'homme en fait bientôt son esclave ou son jouet.

IV

LA FEMME PAIENNE ET LA FEMME CHRÉTIENNE

C'est ce qu'elle a été dans l'antiquité païenne.

Si vous demandez à la Grèce quelle est sa conception de la femme, elle vous répondra : " les Dieux ont donné au lion la force, à l'oiseau des ailes, à l'homme la pensée : n'ayant plus rien à donner à la femme,

ils lui ont donné la beauté (7) ” Cette infériorité de la femme que le génie grec voile de poésie, sera consacrée à Rome par la loi. La loi romaine constitue dans le mariage l'inégalité des devoirs et celle des conditions. Une part d'enfant et une place précaire à un foyer d'où elle peut chaque jour être chassée pour être remplacée, voilà tout ce qui est accordé à l'épouse et à la mère. Certes, nous sommes loin du *simile sibi* de l'Eden ; l'écho de la parole créatrice s'est éteint dans les voluptés du paganisme.

Devenue inconsciente de son âme et de sa destinée divine, la femme a perdu la dignité qui en fait l'égal de l'homme et son aide. Dès lors, sa mission dans la famille, quand elle n'est pas profanée, est matérialisée.

C'est la ruine de l'œuvre divine, presque consommée, quand survient une femme qui la restaure ; j'ai nommé Marie, Marie ! une vierge, dignité jusque-là inconnue, et dont la manifestation opère et explique l'affranchissement de la femme par la restauration et l'exaltation des droits de son âme. Fille de Dieu, elle est devenue son épouse. La vocation surnaturelle de la vierge a relevé la destinée humaine de la femme, destinée qui implique une âme sans l'absorber. Toutes deux d'ailleurs se réalisent dans Marie jusqu'à l'absolue beauté de la pureté sans tache et de la maternité divine.

Marie rend à la femme son âme et refait sa vie, mais sa vie à une haute puissance ; car, outre sa vocation naturelle agrandie et purifiée, la femme chrétienne a désormais une mission surnaturelle qui continue celle de la Vierge-Mère. Elle sera l'auxiliaire non plus seulement de l'homme, mais de Dieu, associée à la mission de l'Eglise, aux labeurs de ses apôtres et à l'enfantement des âmes.

Dans la grande famille que forme l'Eglise, la femme a sa place, elle a son action, elle a surtout ses dévouements. Elle a reçu le Saint-Esprit au cénacle ; on la verra, après avoir suivi le Christ, s'attacher aux pas de ses disciples, et l'une d'elles, Priscilla, mériter d'être saluée par saint Paul du titre d'apôtre. Elles sont au champ de bataille du martyre, elles y répandent leur sang, elles y soutiennent les confesseurs et parfois elles les y conduisent.

La femme chrétienne est debout. De son âme relevée, on pourrait dire recrée par le Christ, jaillissent tous les rayons dont nous avons vu la lumière à travers les siècles.

V

LA DOCTRINE TRADITIONNELLE DE L'EGLISE ET LES THÉORIES DES ÉCOLES MODERNES SUR LA FEMME.

Le principe posé, — à savoir, que la femme a une âme que lui a rendue le christianisme, — il reste à en tirer les conséquences.

Saint Paul a tracé la règle de votre mission humaine dans la famille, comme femmes, de votre mission dans l'Eglise, comme chrétiennes. De même qu'il a formulé les lois du mariage chrétien, il a constitué

(7) Ozanam. *De la civilisation au Ve siècle. Les femmes chrétiennes.*

celles de la virginité et consacré le veuvage. Saint Jérôme vous ouvre les horizons de la science, et saint Benoît unit pour vous la prière et l'étude dans un étroit embrassement. Dès lors, la forme de votre vie chrétienne est fixée.

Le moyen âge s'attache à réaliser cet idéal sans le discuter, ni sans en induire une théorie sur le plus ou le moins de culture intellectuelle qui convient à la femme. La tradition de l'Eglise, ses œuvres, les louanges données aux femmes studieuses, la constante préoccupation des biographes de revendiquer pour leurs saintes la double auréole de la science et de la piété, disent assez que les anathèmes lancés contre la vie intellectuelle de la femme ne seront point le fait de l'Eglise.

Avec la Renaissance, l'esprit de critique est né. A la femme affranchie par le christianisme, on oppose la femme émancipée par la libre-pensée, qui, au seizième siècle, s'appelait simplement, de son vrai nom, l'athéisme.

Or la femme émancipée de Dieu, de qui relèvera-t-elle désormais ? — D'elle-même, répond Marie de Romieu, notre compatriote, hélas ! qui pose, au XVII^e siècle, cette thèse de l'indépendance absolue de la femme, basée sur son égalité sociale avec l'homme ; thèse soutenue au XVIII^e siècle par de la Barre, et de notre temps développée par Stuart Mill, qui en déduit la revendication de vos droits politiques.

Mais non, Mesdames, la femme émancipée de Dieu, c'est-à-dire la femme qui cesse d'être protégée et défendue par Dieu, retombera forcément sous la servitude de l'homme. C'est le fait érigé en doctrine par Rousseau, dont la thèse fondamentale doit être dégagée des formes éloquentes qui en déguisent le véritable sens.

En réalité, l'*Emile* est un retour offensif du principe païen, dont Shopenhauer vient de tirer les dernières et brutales conclusions. Rousseau affirme l'incapacité intellectuelle et morale des femmes. Il veut bien leur reconnaître de l'imagination et de la sensibilité, mais il leur refuse la raison, c'est-à-dire la faculté de s'élever aux idées spéculatives et même aux idées morales : " capables d'aimer le bien, elles sont incapables de le reconnaître. " De là, " leur asservissement absolu et nécessaire à l'homme " asservissement même de la conscience : " toute fille doit avoir la religion de son père, toute femme, celle de son mari. " On croit entendre l'écho de cette parole du juge romain à une esclave chrétienne : " Comment avez-vous une autre religion que celle de votre maître ? "

Je sais qu'en découpant quelques phrases incidentes dans Rousseau, en enregistrant certaines atténuations, voire même certaines contradictions de détail, on parvient à donner le change sur sa vraie doctrine. Mais sa doctrine est bien celle que nous venons d'exposer, et de cette doctrine sur la femme se déduit la loi de son éducation. Si la femme est un appendice de l'homme, son éducation doit être uniquement relative à l'homme. Sophie n'eût point suivi votre cours de philosophie, Mesdames. En fait de culture intellectuelle, on lui enseigne les arts d'agrément, surtout la danse, et l'art qui les résume tous pour la femme, l'art de plaire à l'homme. La coquetterie est le dernier mot de cette éducation. La femme qui n'est pas uniquement une ménagère, est

réduite à être une plante d'ornement (8). Voilà le résultat final du grand mouvement de la Renaissance pour l'affranchissement de la femme.

Entre ces deux écoles, celle de la fausse exaltation de la femme et celle de sa dégradation, l'une qui établit l'égalité morale des deux sexes sans admettre la différence de leurs conditions sociales, l'autre qui reconnaît la différence de leurs conditions sociales, mais qui méconnaît leur égalité morale ; entre l'École de Stuart Mill et celle de Rousseau, l'Eglise intervient qui nous révèle la dignité de la femme, fille de Dieu avant d'être épouse de l'homme, son égalité avec l'homme, mais égalité dans la différence. J'insiste sur cette formule, qui précise la pensée de l'Eglise et le sens de son œuvre d'éducation de la femme chrétienne. L'égalité des âmes n'implique pas l'identité des vocations terrestres. Les vocations de l'homme et de la femme sont différentes ; d'où il faut conclure à la nécessité d'une formation différente de leurs facultés.

Tels sont les principes contenus dans l'enseignement traditionnel de l'Eglise, exposé et commenté par Fénelon au XVIIe siècle et de nos jours par Mgr Dupanloup (9).

Je ne saurais trop le répéter, Mesdames ; l'œuvre et la doctrine de l'Eglise que je viens d'esquisser à grands traits et de définir, reposent sur la conception qu'elle a de votre âme.

Votre âme ! comprenez-vous d'une manière assez précise ce que c'est que votre âme ? Créée par Dieu à son image, elle est une puissance de s'assimiler tous les rayons émanés de lui, soit dans l'univers sensible, où ces rayons s'appellent plus spécialement le beau, soit dans le monde de la conscience et des idées pures, où ils s'appellent le vrai et le bien. Le vrai, le bien et le beau sont les objets des facultés de l'âme, qui voit Dieu en eux, et par eux remonte à Dieu, leur principe et leur modèle. En termes plus rigoureux, l'âme est une force complexe dont la loi est de s'élever de l'effet à la cause, des phénomènes à l'être substantiel, du contingent à l'absolu, c'est-à-dire de la perception des réalités sensibles et mobiles à la conception de l'universel et de l'immuable, d'où elle s'élance jusqu'aux abords du monde divin. La hiérarchie des facultés de l'âme et l'ordre de leurs opérations nous révèlent incessamment la puissance d'ascension, dont le mouvement est l'acte essentiel de l'âme même. Donc, pour que ces facultés arrivent à leur terme et forment un édifice qui ait un couronnement, il faut qu'elles atteignent Dieu. Supprimez Dieu, l'âme est arrêtée à mi-chemin de

(8) Shopenhauer, qui soutient comme Rousseau l'infériorité de nature de la femme dit : " L'éducation n'y peut rien. Il ne faut lui laisser lire que des livres de piété ou de cuisine. "

(9) Depuis le XVIIe siècle, nombre d'auteurs ont traité la question de l'éducation des femmes ; les uns, en tant qu'organes de l'Eglise, comme Fénelon et Fleury ; les autres, en s'inspirant de sa doctrine, comme Rollin, Madame de Maintenon, Madame de Lambert ; d'autres enfin lui empruntant, parfois inconsciemment, cette part de vérité que l'on est heureux de trouver dans leurs écrits, comme un témoignage rendu à la vérité totale : telles sont les belles pages qui se détachent en lumière des livres de Mesdames Necker, de Gasparin, de Rémusat, et, de nos jours, de ceux de MM. Legouvé, Gréard Jules Simon. Mgr Dupanloup a fixé dans ses grandes lignes la doctrine de l'Eglise sur cette question. Personne, dans ces derniers temps, n'a travaillé plus que lui au relèvement de la vie intellectuelle chez la femme chrétienne.

son itinéraire ; l'édifice de ses facultés reste sans clef de voûte, a de la peine à maintenir même la solidité de ses étages inférieurs, et devient facilement une ruine. Pas d'intégrité de l'âme sans Dieu ; j'ajoute : sans l'intégrité de son âme, pas de dignité pour la femme, ni d'égalité avec l'homme. Elle devient la Sophie de Rousseau.

Mais j'allais parler de méthode, presque de programme, avant d'avoir directement établi le point capital de votre développement intellectuel nécessaire ; nécessaire, oui, je dirai à quels titres et pour quelles missions.

Avançons, toujours à la lumière du même principe.

VI

DÉVELOPPEMENT INTELLECTUEL NÉCESSAIRE A LA FEMME, EN TANT QUE CRÉATURE RAISONNABLE, EN TANT QUE CHRÉTIENNE, EN TANT QU'ÉPOUSE ET MÈRE.

Dieu vous a donné une âme ; l'éducation vous en fait prendre possession, si tant est qu'elle réalise la belle définition de Kant : " développer dans chaque individu toute la perfection dont il est susceptible. "

Mesdames, l'Eglise souscrit à cette formule, car la perfection dont il s'agit ici, c'est la pensée divine réalisée sur une âme, et les puissances de cette âme réalisées dans sa vie. Une personnalité complète, c'est-à-dire l'expansion entière, le plein et harmonieux développement de tout ce qui constitue la richesse, la force et la beauté d'une nature, telle est la perfection pour l'être humain. L'éducation qui doit l'y conduire est un prolongement de l'acte créateur. Quand elle prend l'enfant dans l'infirmité du berceau où son âme est à l'état de germe, c'est pour faire jaillir de cette âme tout ce que la main divine y a déposé. Eh bien ! ce que Dieu a déposé dans l'âme de la femme, comme dans celle de l'homme, ce sont des facultés qui ne doivent pas rester à l'état de puissances vides, ou, comme le dit si bien Mme Necker, un *livre scellé*. Ouvrez le livre ; à chaque page le nom de Dieu y est écrit, car Dieu, je le répète, a fait ces facultés capables de saisir le beau, le vrai et le bien, dont il est la source, et qui sont le chemin pour remonter à lui. Vous devez prendre possession de ces grandes choses qui sont l'objet de vos facultés, pour prendre possession de ces facultés qui constituent votre âme. Alors, et c'est là le but de toute éducation, votre âme arrivée au plein développement de ses forces, pourra dire *moi* avec la conscience de son être, la puissance de réaliser sa loi et de s'orienter vers sa fin.

Cette éducation, je la réclame pour vous, Mesdames, en tant que créatures raisonnables et responsables, et pour votre personnalité de femmes, avant même de la réclamer pour votre mission d'épouses et de mères.

" On ne voit, on n'élève dans la jeune fille que l'épouse ou la mère future. Son développement personnel est un moyen, jamais un but, " a dit un auteur dans lequel nous avons été heureux de reconnaître plus d'une fois les vues et le langage d'un chrétien. " La femme n'existe donc point pour elle-même ? N'est-elle fille de Dieu que si elle est la compagne de l'homme ? N'a-t-elle pas une âme distincte de la nôtre,

immortelle comme la nôtre, tenant comme la nôtre à l'infini par la perfectibilité ? La responsabilité de ses fautes et le mérite de ses vertus ne lui appartiennent-ils pas ? Au-dessus de ces titres d'épouse et de mère, titres transitoires, accidentels, il est pour la femme un titre éternel, inaliénable, qui domine et qui précède tout ; c'est celui de créature humaine : eh bien, comme telle, elle a droit au développement le plus complet de son esprit et de son cœur..... Loin de nous les vaines objections tirées de nos lois d'un jour. C'est au nom de l'éternité que nous leur *devons* la lumière (10). ”

Oui, c'est un droit, le droit à la vérité comme à la liberté, le droit à la lumière ; mais c'est un droit qui implique pour vous un devoir, le devoir de monter avec toutes vos forces vers cette lumière : droit inaliénable, car il vient de Dieu ; devoir imprescriptible, car c'est avant tout un devoir envers Dieu. “ Le front de la femme est levé vers le ciel, et c'est là qu'elle doit chercher le but final de sa vie et le principe de tous ses devoirs (11). ”

Vous avez le devoir de développer vos facultés dans la mesure de leur puissance et en vue de votre destinée providentielle. Remarquez ces deux conditions. J'ai dit d'abord : dans la mesure de leur puissance, donc pas de facultés étouffées, mais pas non plus de facultés surmenées. Pas de facultés étouffées ni atrophiées, car alors quel affaiblissement de votre personnalité, parfois quelle déviation, toujours quelle souffrance consciente ou non ! Ecoutez sur ce point Mgr Dupanloup. C'est en sondant le fond des âmes que ce grand directeur y reconnut une souffrance intime, profonde, dont la note obstinée l'étonnait et lui échappait, jusqu'au jour où, à ses pressantes questions, une jeune femme répondit par ces paroles, qui sortirent de son âme comme un cri : “ Oh ! il y a dans mon âme des facultés étouffées et inutiles, trop de choses qui ne se développent pas et ne servent à rien ni à personne (12). ” Ce fut là pour l'évêque, il l'a dit et écrit, une révélation soudaine de ce mal pressenti, entrevu, longtemps poursuivi, et enfin saisi sur le fait, “ ce mal dont souffrent tant d'âmes, surtout les plus belles, les plus élevées : ce mal, c'est de ne pas atteindre leur développement légitime, tel que Dieu l'avait préparé et voulu ; de ne pas trouver l'équilibre de leurs facultés, telles que Dieu les avait créées, de ne pas être enfin elles-mêmes, telles que Dieu les avait faites. ” Et ici, je voudrais vous redire les accents de ce prêtre, de cet évêque, lorsque, remontant à la cause de ce mal, il s'attaque à cette formation incomplète et à cette compression des intelligences, dont il dénonce les conséquences douloureuses. Il sait que les facultés laissées sans aliment et sans emploi dévorent l'âme qu'elles eussent nourrie ; que cette âme, à laquelle on a fermé l'accès “ des grandes choses pour lesquelles elle était faite, retombe dans la frivolité ou la paresse ou la personnalité oisive, ces trois ruines de tout idéal, de tout amour sérieux et de toute vertu. ” Il en est même que le péril entraîne plus loin, car l'imagination s'exalte dans le vide de l'intelligence ; le roman se glisse où le livre sérieux n'a pas pris sa

(10) E. Logouvé. *Histoire morale des femmes.*

(11) Mgr Dupanloup.

(12) Mgr Dupanloup, *Lettres sur l'éducation des filles.*

place, et souvent alors la piété de sentiment est une défense bien frêle contre les séductions du monde qui entraînent la jeune femme loin de son foyer, puis contre les épreuves qui l'y ramènent désenchantée, attristée, parfois brisée. A ce foyer, où elle n'échappe à l'oisiveté que par la frivolité, il lui a manqué, il lui manque encore cet élément de vie qui, en nourrissant son intelligence, eût fortifié son âme, occupé son imagination et équilibré sa vie.

Mais si la formation et la mise en œuvre de l'intelligence est nécessaire pour toutes les âmes, c'est à des degrés très divers qui sont, nous l'avons dit, déterminés par les facultés de chacune d'elles. Arrêter le développement dont elles étaient susceptibles, c'est rester en deçà de la pensée divine sur elles, par conséquent mutiler l'œuvre créatrice. Dépasser cette pensée, en surmenant ces âmes par une culture exagérée, provoquer un développement factice, que ne comportent ni leurs facultés, ni peut-être leur destinée, c'est méconnaître d'une autre manière le dessein de Dieu sur ces âmes ; et de là une éducation surchauffée, dont le résultat est de produire ce parasite de la femme intelligente, qu'au XVIIe siècle on appelait la précieuse, et que, dans le nôtre, on appelle encore la pédante ou le bas-bleu. C'est la femme dont Montaigne a dit spirituellement : " la doctrine qui n'a pu lui arriver à l'âme, lui est restée en la langue. " Et en effet cette science qui dépasse sa puissance d'assimilation, qui l'écrase ou la gonfle, dit Fénelon, au lieu de la nourrir, cette science réelle ou prétendue se tourne en curiosité oiseuse ou malsaine, mais surtout s'étale en vanité. C'est l'abus qu'a stigmatisé Molière ; c'est un péril qu'a signalé Fénelon. Est-ce à dire qu'il faille supprimer la cause, pour prévenir l'abus ou le péril ? Ce serait un faux calcul, car la curiosité à laquelle on refuse les aliments sérieux, " se tourne en ardeur vers les objets vains et dangereux ", dit encore Fénelon. Quant à cette forme de la vanité féminine qu'on appelle le pédantisme, soyez sûres que, débusquée de ce terrain, elle se réfugiera sur un autre. " Il y a des pédantes de lessive et de ménage ; il y a même, dans ma Gascogne, des pédantes de canards gras, " disait à Mgr Dupanloup une femme supérieure qu'il aimait à consulter et à citer ; et son expérience personnelle des âmes l'avait amené à cette conviction que l'ignorance n'est pas la plus sûre gardienne de l'humilité.

D'ailleurs, Mesdames, lorsque je mets au premier rang votre personnalité à former, parmi les motifs sur lesquels j'établis la nécessité de votre développement intellectuel, je n'ai garde de séparer dans ma pensée votre personnalité de femmes. L'une n'est-elle pas la base sur laquelle doit s'élever l'autre ; édifice d'autant plus solide que la base en sera plus ferme ? Par là que vous avez une âme, vous avez besoin de Dieu ; et non-seulement de Dieu connu comme cause première, mais surtout de Dieu possédé comme vie. Or, vous vivrez de Dieu à proportion que vous le connaîtrez. A la femme comme à l'homme il a été dit : vous êtes en ce monde pour connaître Dieu, le servir et l'aimer et, par ce moyen, acquérir la vie éternelle. Remarquez l'ordre des devoirs ; " connaître d'abord ; c'est donc l'intelligence qui doit guider la volonté " et inspirer l'amour. Supprimer ce premier terme de la vie chrétienne, " c'est à brève échéance affaiblir ou fausser les deux autres (13). " Mais

(13) Lettre pastorale du card. Caverot sur l'encyclique *Immortale Dei*.

connaître ne suppose-t-il pas apprendre ? On vous a vanté peut-être la foi du charbonnier. Elle est excellente pour le charbonnier. Vous qui êtes autres chose, vous avez d'autres devoirs ; d'autres devoirs envers Dieu, qui n'honore guère la piété sans doctrine, dans laquelle s'affaiblit et bientôt s'affadit la religion. Vous devez aussi être prêtes à rendre raison de votre foi, l'honorer par de fortes vertus que ne remplacent pas les pratiques d'une dévotion inconsciente, hélas ! souvent la défendre, et toujours la faire rayonner de vos âmes sur la famille, sur la sur la société et sur l'Eglise.

C'est pour ce but surtout que je réclame votre développement intellectuel. Ni piété sans doctrine, ni doctrine sans piété. Votre personnalité complète implique l'une et l'autre. Formez l'âme tout entière ; développez-y la piété dans la mesure de l'intelligence, et alors ne craignez pas l'essor de celle-ci ; Dieu sera au terme de cet essor qu'exige votre double personnalité de créatures responsables et de chrétiennes.

“ Il n'est permis à aucune créature de laisser imprudemment s'épuiser l'huile de sa lampe, faute de l'entretenir et de la renouveler ; de laisser ainsi s'éteindre la lumière qui doit d'abord l'éclairer elle-même, puis d'autres qu'elle, ne fût-ce, s'il s'agit d'une épouse et d'une mère, que son mari et ses enfants [14]. ”

C'est au nom de cette mission d'épouse et de mère que M. Legouvé réclame pour les filles une forte, une sérieuse éducation. “ Définissons donc, dit-il, une fois pour toutes, ces titres vénérés dont on a fait tant d'instruments de sujétion, les titres d'épouse et de mère. Certes, nul ne s'incline plus que moi avec respect devant ces fonctions de ménagères, subalternes en apparence, sublimes en réalité, car elles se résument en un mot : penser aux autres. Mais ces fonctions comprennent-elles tous les devoirs de la femme ? Etre épouse et mère, est-ce seulement commander un dîner, gouverner les domestiques, veiller au bien-être matériel et à la santé de tous, que dis-je ? est-ce seulement prier, aimer, consoler ? Non, c'est tout cela, mais c'est plus encore : c'est guider et élever, par conséquent, c'est savoir. Sans savoir pas de mère complètement mère ; sans savoir, pas d'épouse vraiment épouse. Il ne s'agit pas, en découvrant les lois de la nature à vos filles par exemple, d'en faire des astronomes et des physiciens [voit-on que les hommes deviennent des latinistes pour avoir employé dix ans de leur vie à l'étude du latin ?]. Il s'agit de tremper vigoureusement leur pensée par une instruction forte, pour les préparer à entrer en partage de toutes les idées de leurs maris et de toutes les études de leurs enfants. On énumère tous les inconvenients de l'instruction, et l'on met en oubli tous les périls mortels de l'ignorance. ”

Oui, épouse et mère, la femme aura charge d'âmes comme de corps, plus encore, car si elle peut être suppléée ou aidée pour soigner les corps et pourvoir au matériel de la vie, elle ne peut l'être quant à soutenir la vie d'âme de son mari et à préparer celle de son enfant.

Que de femmes isolées à leur foyer, isolées de leurs maris qui souff-

(14) Mgr Dupanloup.

frent de cette solitude ! On parle des femmes *incomprises* : je les plains, n'ayant pas à traiter avec elles. Mais les hommes incompris, privés de *l'adjutorium simile sibi*, que j'en connais, et que je les plains, lorsqu'au milieu de leurs labeurs, dans les heures de découragement, d'obscurité, de lutte et aussi de clarté et d'enthousiasme, ils restent sans écho à leur foyer, où ils ne retrouvent que l'incurable légèreté d'une femme frivole, l'irré-médiable terre-à-terre d'une femme incapable de s'élever jusqu'à eux ! Est-ce à dire que pour comprendre son mari, une femme doit s'initier à la forme spéciale de sa vie intellectuelle ou professionnelle, que la femme d'un ingénieur, d'un médecin ou d'un magistrat doit apprendre les mathématiques, l'anatomie ou le droit ? Non ; rappelez-vous que c'est dans la région de l'âme que réside l'égalité et que se fait l'union de l'homme et de la femme. De cette hauteur se projettera une lumière qui permettra à la femme de saisir les points élevés de la carrière de son mari et de l'y retenir ; et aussi le défendra-t-elle contre le péril de se laisser envahir par les détails matériels de cette carrière et de la réduire insensiblement à être un métier.

Et la mère ? Oh ! c'est elle qui a le devoir d'élever son âme tout entière pour former celle de son enfant. L'histoire comme la science ont refuté d'avance l'étrange thèse d'un médecin positiviste, qui prétend que les facultés laissées en puissance dans la mère se mettent en acte dans son fils, et que les réaliser elle-même, c'est le fruster d'une part du capital auquel il avait droit. Non, Mesdames, le fils s'explique par sa mère et rarement un homme distingué a eu une mère médiocre. Donc tout ce que la mère a acquis et tout ce qu'elle est, bien loin d'appauvrir la vie qu'elle transmet à son fils, l'enrichit, lui donne sa forme et son orientation. N'est-ce pas la personnalité de la mère qui s'est empreinte sur la sienne durant les mois de sa vie inconsciente, où elle le nourrit aux sources de sa vie, puis dans les étapes successives de l'enfance, où elle verse la lumière avec son amour, à mesure que la vie de son enfant se sépare de la sienne ? Quand cet enfant, devenu chrétien sur ses genoux, devient homme à l'école de maîtres qui souvent contredisent la foi de sa mère, cette mère saura-t-elle garder sur lui une influence qui serait le salut ? Croyez-le bien, pour maintenir cette influence, le cœur ne suffit pas, et l'âme de votre fils pourra vous échapper, alors même que vous garderez sa tendresse. C'est l'erreur de beaucoup de mères que de croire cette tendresse toute-puissante. Ah ! sans doute, vous êtes aimées, vous pouvez ce que personne ne peut, vous pouvez faire pénétrer la lumière par le cœur. Laissez-moi cependant renverser impitoyablement la funeste thèse que, pour être mère, il suffit d'aimer son enfant et qu'on n'est pas responsable envers lui de ce qu'on aurait pu être et de ce qu'on n'est pas. Une mère ou une autre, c'est un homme ou un autre. Dès lors, quel devoir de mettre en valeur toutes les facultés qui trouveront un emploi dans la grande œuvre de l'éducation, cette œuvre qui demanderait une supériorité si complète, et à laquelle on manque si souvent, faute d'avoir été préparée et formée dans ce but !

Mais, me répondra-t-on, la piété suffit à former l'âme qui doit vivifier la famille.—Suffit-elle ? S. Paul a bien dit : la piété est utile à tout, mais non, que je sache : la piété suffit à tout. D'ailleurs, répétons-le puisqu'il le faut, la vraie piété, la piété éclairée suppose le développement intellectuel que nous réclamons. J'en connais une autre, qui

avec l'obéissance passive pour guide, constitue un idéal de perfection dont la paresse s'accommode ; en effet, il dispense de réfléchir, de travailler, en un mot de mettre en œuvre le talent du Père de famille.

Avec celle-ci, Mesdames, vous ne servirez jamais efficacement, comme il est de votre devoir de le faire, dans la famille et dans la société, la cause du vrai, du beau et du bien, c'est-à-dire de Dieu.

Car nos adversaires ne s'y trompent pas. Ils savent que par la famille votre influence s'exerce et doit s'exercer sur la société. " Les femmes sont la moitié du genre humain, dit Fénelon, et l'on néglige cette force. " Force cachée le plus souvent, mais active, puissante, finalement maîtresse. Aussi veut-on l'anéantir ou la conquérir.

VII

OBJECTIONS ET ADVERSAIRES, RÉPONSES ET EXEMPLES

La conquérir, c'est, dit-on, la visée de l'Eglise. Mais l'Eglise n'a pas à vous conquérir, vous lui appartenez ; et c'est elle qui vous a rendu la place qu'on l'accuse de vous enlever. Oui, assurément, elle travaille à maintenir sur vous son empire. Après vous avoir sauvées, elle ne veut pas vous voir retomber dans les abaissements dont elle vous a rachetées. C'est très simple, et elle n'a pas à s'en défendre. Très simple aussi de reconnaître que, par vous, elle aspire à faire rayonner les bienfaits de la Rédemption et du Christianisme. Qu'elle veuille faire de vous des apôtres, cela vous honore et n'attende nullement à la dignité, ni à la liberté de la famille et de la société. Seulement, avouez que commencer par vous anéantir intellectuellement serait une étrange méthode de vous préparer à cette mission.

C'est pourtant ce qu'on accuse obstinément l'Eglise d'avoir fait, de faire encore. Or, son histoire et sa doctrine vous ont répondu. Sur quoi repose donc une assertion si contraire au témoignage des faits et de la tradition ?

Allons au fond de cette accusation. Faut-il s'en prendre aux organes qui parlent au nom de l'Eglise ? Je récuise et elle récuise le faux mysticisme ; elle en a fait plusieurs fois justice. Mais les organes sérieux, où sont-ils ?

Sur l'éducation des femmes, le grand classique est Fénelon, et, plutôt que d'apprécier ici son œuvre, mieux vaut laisser les libres-penseurs s'en référer à elle comme à l'autorité et à la lumière. Fénelon et Fleury ont ouvert le sillon, où sont entrés après eux Rollin et Madame de Maintenon, timidement encore, car il fallait réagir contre les moqueries de Molière, qui lui-même réagissait contre les préciosités de l'hôtel Rambouillet et la pédanterie du salon Scudéry. Molière, c'est là le grand adversaire que l'on oppose à la thèse du développement intellectuel de la femme. Nous serions en droit de le récuiser ; Molière en effet n'est rien moins qu'un Père de l'Eglise. Mais encore, en y regardant de près, trouve-t-on que cet adversaire est presque un allié. Ce qu'il attaque chez la femme, c'est la prétention à la science, et à une science sans proportion avec ses aptitudes et sa destinée. Personne n'a mieux distingué que lui entre la pédanterie qui détourne la femme de ses devoirs,

et la distinction réelle qui l'aide à les remplir. Au fond, la pédanterie ne cherche dans la science qu'un moyen de paraître. C'est une forme de l'esprit mondain, et vous touchez ici l'ennemi et à la fois le dissolvant de toute valeur féminine, soit morale, soit intellectuelle ; j'ajoute à l'adresse de vos maris : le dissolvant de la vie de famille et de l'amour du foyer. Tel est bien le grand obstacle à l'essor de vos facultés : l'esprit du monde qui, sous prétexte de faire de vous des idoles, vous ramène au matérialisme de Rousseau, en vous réduisant à l'art de plaire ; vous-mêmes, Mesdames, qui cédez trop facilement à ce mirage, dans lequel s'anéantissent vos forces vives, et où s'accroissent ces faiblesses que l'on oppose à vos légitimes aspirations, comme une impuissance à les réaliser. A cela vous pouvez répondre avec quelque raison que l'éducation n'a pas combattu en vous ces faiblesses et développé ces forces. Mais brisons le cercle vicieux où nous serions facilement enfermés par ce mode d'argumentation. Nous sommes ici pour susciter les réactions et les résolutions généreuses, non pour récriminer.

Le XVII^e siècle a quelque temps oscillé entre les doctrines de ceux qui réclamaient la supériorité de la femme sur l'homme et de ceux qui niaient qu'elle pût être son égale par l'âme, dont l'intelligence est le flambeau. Fénelon dégage la vérité de ces excès contraires. C'est précisément parce que les femmes sont plus faibles que l'homme, dit-il, qu'il est important de les fortifier. L'éducation sérieuse qu'on leur refuse, au nom de leurs défauts, il la réclame pour elles comme le remède à ces défauts mêmes. Fleury est plus explicite encore : " De la pédanterie de quelques femmes, on a conclu comme d'une expérience assurée que les femmes n'étaient point capables d'étudier, comme si leurs âmes étaient d'une autre espèce que celle de l'homme, comme si elles n'avaient pas aussi bien que nous une volonté à régler, des passions à combattre, des biens à gouverner, ou s'il leur était plus facile qu'à nous de satisfaire à tous ces devoirs sans rien apprendre. "

Enfin l'instruction, la science même, sous la garde de la sagesse, forcent les portes que Labruyère a semblé refermer sur la femme. " Si la science et la sagesse se trouvent unies en un même sujet, dit ce grand moraliste, je ne m'informe plus du sexe, j'admire ; et si vous me dites qu'une femme sage ne songe guère à être savante, ou qu'une femme savante n'est guère sage, vous avez oublié ce que vous veniez de dire, que les femmes ne sont détournées des sciences que par certains défauts : concluez donc vous-même que *moins elles auraient ces défauts, plus elles seraient sages*, et qu'ainsi une femme sage n'en serait que plus propre à devenir savante, ou qu'une femme savante, n'étant telle que parce qu'elle aurait pu vaincre beaucoup de défauts, n'en est que plus sage. "

Une plus grave autorité que Molière, et plus compromettante pour l'Eglise à laquelle il touche de plus près, c'est M. de Maistre, qui semble donner la main à Rousseau, en refusant à sa fille le droit de satisfaire son goût d'étude, en la renvoyant au taconnage.

Nous pourrions opposer à ce verdict sommaire de M. de Maistre les nobles paroles d'un autre père, le chancelier d'Aguesseau, qui écrivait à sa fille : " J'espère que vous ferez voir à vos frères que la science peut être le partage des femmes comme des hommes...Je suis ravi de voir que

vous savez *patiner* aussi bien qu'écrire... vous me permettrez cependant de préférer toujours les ouvrages de votre esprit à ceux de vos doigts." D'ailleurs, entre Fénelon et de Maistre, à supposer qu'ils se contredisent où devons-nous reconnaître l'écho de l'Eglise ? Mais ici encore les contradictions sont plus apparentes que réelles. De Maistre a en vue un cas particulier, une personnalité dont les besoins spéciaux sont, paraît-il, temporaires, car Mlle Constance devait être disciplinée et non étouffée. De plus, prenez de Maistre tout entier, non-seulement dans sa boutade paternelle plus ou moins réfléchie, mais dans l'ensemble de ses idées et de sa vie. Où alla-t-il placer ses amitiés ? Mme Swetchine n'aurait pas certes répondu pour lui à l'idéal du *taconnage* fait femme, à moins que la partie ne doive être prise pour le tout, et que la thèse sur le taconnage, dans l'esprit si ce n'est dans la lettre de M. de Maistre, ne soit simplement une manière d'affirmer le droit de la vie matérielle sur la femme et le devoir pour la femme de s'y appliquer dans la mesure de son intelligence. Moins que personne Mme Swetchine n'a méconnu ce devoir. Lisez sa correspondance ; vous verrez quelle entente, quelle occupation de ses affaires sans cesse compliquées de questions politiques, qui fort heureusement ne la trouvaient pas au dépourvu. Si vous interrogez ses amis, ils vous diront quel ordre, quel goût austère, mais pur, quel confortable de bon aloi régnaient dans sa maison si hospitalière, ni plus ni moins que si elle eût été uniquement une femme *pratique*.

Une femme pratique ! voilà un mot à l'ordre du jour et sur lequel il faut s'entendre pour prévenir des équivoques qui embrouillent toutes les questions.

Etre pratique, c'est, si je ne me trompe, réaliser ses facultés dans des actes proportionnés à leur puissance et à leur fin. Or, à moins de nier l'âme de la femme et de la ramener au paganisme, il faut bien reconnaître que sa fin n'est pas uniquement d'ordonner sa vie matérielle et celle des siens, mais sur cette base nécessaire d'élever aussi l'édifice d'une vie morale et intellectuelle. Etre pratique, c'est unir ces deux vies, qui, loin de s'exclure, s'entraident ; car, si j'en crois les exemples très nombreux qu'on m'a cités et ceux que j'ai observés moi-même, les ménages les mieux conduits, comme les éducations les mieux dirigées le sont par des femmes dont la valeur intellectuelle s'ajoute à la solidité du caractère. Dans l'horizon agrandi du christianisme, ce sont là les femmes fortes de l'Ecriture, et je dirai les femmes pratiques de tous les temps.

C'est une de ces femmes d'élite qui a écrit le beau livre des *Filles de Sainte Chantal*, sans être pour cela une femme du monde moins aimable, ni une maîtresse de maison moins vigilante, et surtout sans interrompre les œuvres de charité qui étaient l'âme de sa vie et où sa vie s'est brisée ; elle a trouvé une mort prématurée dans l'hiver de 1870, en allant soigner nos blessés de la guerre. Que ne puis-je étayer ma thèse d'un exemple victorieux, en vous dénonçant l'auteur de travaux philosophiques et historiques d'une rare puissance, et dont les états de service dans la vie pratique, puisque pratique il y a, sont aussi exceptionnels que ses titres littéraires ? Moi même je l'ai entendu citer comme une autorité dans les question de ménage les plus spéciales, et

invoquer comme une Providence qui sait vaincre la douleur et faire reculer la mort. La liste serait longue des malades qui ont été soignés par ces mains habiles et avec ces ardeurs de dévouement dont un vieux praticien disait naguère : " Dans toute ma carrière médicale, je n'ai rien vu de pareil. " Combien je pourrais vous citer encore de femmes qui ont été aussi non seulement le charme, mais la lumière et l'appui de leur famille, qui ont élevé les âmes et relevé les fortunes, rétabli l'harmonie et ramené le bonheur, et cela avec des forces décuplées par cette large culture intellectuelle qui fortifie l'attention, le jugement et la raison, trois facultés utiles à tout, à gouverner une cuisine comme un salon, les choses comme les personnes, les corps comme les âmes, que la femme soit mère dans une famille naturelle ou dans une famille surnaturelle, ou que, dans le célibat laïque, elle soit une des volontaires de la charité et du dévouement.

Il convient de placer dans cette dernière catégorie une des femmes dont Lyon s'honore, Mlle Stéphanie de Virieu, qui pénétra, avec Madame Swetchine, dans l'intimité de M. de Maistre, dont elle aurait toutefois mérité les anathèmes, car, à la fois savante et artiste, elle causait mathématiques avec Ampère et étonnait Gérard par le grand style des compositions qu'elle jetait sur la toile, en écoutant la lecture de Platon. Eh bien, cette étonnante capacité qui s'appliquait à tout, ne fut chez elle qu'une puissance de se dévouer à tous : à des neveux orphelins, qui retrouvèrent en elle, avec les ineffables tendresses d'une mère, le gouvernement supérieur d'un père ; à son pays, dont elle créa et vivifia les écoles, où elle rebâtit une église et en décora plusieurs. A la fois homme d'affaires, éducatrice, architecte, sculpteur ; et, par delà sa famille et son pays, quel rayonnement de son âme sur tant d'âmes qui reçurent d'elles l'impulsion et la lumière ! Il en est qui aujourd'hui encore l'appellent leur mère dans le secret d'un culte attendri dont j'ai surpris les accents.

Je m'arrête, Mesdames. Est-ce que de tous ces faits nous ne pouvons pas conclure à ceci : la femme développée par une sage culture intellectuelle aura un avantage, même dans la vie pratique, pourvu qu'elle s'y applique, et elle s'y appliquera si elle est chrétienne ?

Quant à celles qui s'en croient dispensées par leur goût ou leurs prétentions intellectuelles, je les récuse comme femmes intelligentes, puisqu'elles ne comprennent pas la hiérarchie de leurs devoirs, ou comme solides chrétiennes, si, comprenant leurs devoirs, elles ne les remplissent pas. Dans les deux cas, à elles de se défendre contre le terme très irrévérencieux, mais un peu mérité, de pédantes. Je les livre à Molière et à M. de Maistre (15).

(15) " Une maison considérable est une machine compliquée... il est clair que la direction de cette machine dépend d'un arrangement d'idées trop étendu pour qu'une attention aux objets particuliers puisse jamais y réussir. Cet arrangement est l'œuvre de la généralisation. La maîtresse de maison qui en est capable fait plus en dix minutes qu'une autre dans des heures entières... Loin d'être un obstacle des facultés intellectuelles, la conduite d'une maison exige toutes les facultés de l'esprit. (*Mme de Rémusat.*)

VIII

LES DIFFÉRENTES FORMES D'ÉDUCATION

Résumons-nous, pour de là déterminer la forme véritable de votre éducation.

Nous pouvons l'affirmer, en nous appuyant sur des faits irrécusables et sur une doctrine constante, les lois somptuaires portées contre le développement de votre esprit n'émanent point de l'Eglise. L'Eglise au contraire a suscité et dirigé ce développement, qui implique celui de votre âme tout entière. Elle l'a fait, et seule elle le pouvait faire, car seule elle connaît complètement votre âme, sa loi et son objet, sa fin divine et sa vocation humaine. Aussi affirme-t-elle entre vous et l'homme et l'égalité des âmes et la différence des destinées sociales.

Eh bien, la méthode de votre éducation doit résulter à la fois de cette ressemblance des âmes et de cette différence des destinées.

L'école moderne veut affranchir la femme du joug de l'Eglise et faire cesser le divorce de son esprit avec l'esprit de l'homme, en consommant le divorce de son âme avec Dieu. Erreur fondamentale, car l'égalité de la femme et de l'homme n'existe que sur le terrain de l'âme, et vous ôtez à la femme son âme en lui ôtant Dieu, qui en est la clef de voûte ; donc, pour elle, plus de destinée divine, partant, amoindrissement de la mission humaine et de l'éducation qui doit l'y préparer.

La mission humaine de la femme, entendue dans le grand sens, le sens chrétien, c'est, nous l'avons dit, de soutenir l'âme de son mari et d'élever celle de ses enfants. Or, pour cela il faut que l'éducation, nous l'avons dit aussi, lui fasse prendre possession de la sienne par le développement des facultés qui en sont les forces maîtresses. Il faut que l'expansion de son âme, comme celle de son influence, de son action comme tout le mouvement de sa vie, se fasse du dedans au dehors. C'est bien à elle qu'on peut appliquer le très beau mot de Madame Necker : " élever un enfant, c'est le construire *en dedans*. "

Construire en dedans n'est pas le fait de cette éducation mondaine, justement appelée *l'éducation décorative*, qui s'arrête et vous arrête à la surface de toutes choses et de vous-mêmes. Tout le but de cette éducation est de mettre en valeur la personnalité extérieure de la femme. Aussi ne met-elle guère en œuvre que les facultés inférieures de son âme, la sensibilité, l'imagination, et encore les émeut-elle vaguement plutôt qu'elle ne les développe en les dirigeant. Ce qu'elle développe exclusivement, c'est la *vanité*, par l'étude envahissante, mais superficielle de l'art réduit à l'art d'agrément. De là, les talents qu'elle produit, talents factices, destinés à briller au dehors, sans rien éclairer au dedans. " Des doigts agiles sur le piano, une mémoire qui récite et une âme qui dort, " (16) tel est le résultat final d'une semblable éducation.

L'éducation universitaire vous construit aussi par le dehors, à

(16) Aimé Martin

l'encontre des principes d'un de ses promoteurs (17). Elle développe d'une manière prépondérante la mémoire, faculté secondaire de l'intelligence et qui écrase l'âme, au lieu de la nourrir, quand les aliments qu'elle lui apporte dépassent les forces d'assimilation de cette âme. Une telle éducation méconnaît à la fois la nature de l'âme en général, qui aspire à monter plus encore qu'à s'étendre, et la mission particulière de la femme dans la famille, qui est de transmettre le rayon du vrai et du beau, à partir du foyer dont il émane, c'est-à-dire de Dieu. Or on la sépare de ce foyer, et on lui met entre les mains des instruments dont elle n'a pas l'emploi, n'étant pas destinée comme l'homme à faire à une spécialité l'application des connaissances acquises. Certes, nous ne voulons pas circonscrire ici l'horizon de la femme. Il s'est trouvé, il se trouve encore des femmes dont la supériorité s'affirme dans les carrières scientifiques qui leur sont ouvertes. Mais ce n'est là, pour le moment du moins, qu'une vocation exceptionnelle, et l'éducation ne doit les préparer qu'à leur destinée commune. Cette éducation peut se résumer dans le très beau mot de Mgr Dupanloup : "former des femmes de bon sens qui se décident et agissent d'après des principes de raison et de foi."

Pour cela, que faut-il ? Développer leurs facultés selon leur hiérarchie et leur puissance, construire leur esprit en dedans, par la discipline du travail qui le solidifie, en les accoutumant à l'attention et à la réflexion. Ainsi les élève-t-on au-dessus des impressions et des rêves, où beaucoup d'entre elles restent emprisonnées. On leur apprend, comme le demande Madame de Maintenon, à "vivre en société avec leur raison", et à la mettre en œuvre. C'est le grand but de cet enseignement oral, dont l'*Education des Filles* de Fénelon offre l'incomparable modèle, et qu'égalent pour le fond, avec le charme de moins, les *Conversations* de Madame de Maintenon avec les élèves de Saint-Cyr. L'école du XII^e siècle était en effet préoccupée avant tout de développer pratiquement dans la femme ce que l'on pourrait appeler le sens philosophique, c'est-à-dire l'habitude de discerner en toute circonstance le vrai et le faux, le bien et le mal. Par là le jugement était orné "non pas aux dépens, mais au secours de la sensibilité [18]." Car, Madame de Maintenon exceptée, on n'a jamais cherché à affaiblir la sensibilité non plus que l'imagination. On veut les remettre toutes deux à leur place, sous la dépendance de la raison qui les guide et de la volonté qu'elles doivent échauffer, non entraîner. Alors, l'édifice des facultés de l'âme étant achevé, on peut dire de la femme qu'elle est capable d'aimer "avec liberté et lumière". Aimer, c'est le dernier acte de nos facultés ; Dieu en est le suprême objet.

A partir du principe que nous venons de poser, qui est de conformer l'éducation à la loi des facultés et à leur mode d'activité, il est facile de déterminer les matériaux de cette construction intellectuelle. Je me contente de les énumérer sous des titres très généraux :

(17) "Ce qui est le plus utile à une femme, ce n'est pas ce qui lui reste de savoir acquis, quel qu'en soit le prix, toujours assurément fort estimable, c'est l'esprit même que ce savoir a formé." *Gréard*—Comparer la théorie de l'éducation des filles avec le programme appliqué est le moyen de réaliser la théorie.

(18) Mgr Dupanloup.

le beau manifesté par les arts, le vrai et le bien manifesté par les sciences, par l'histoire, qui fournissent les faits, et par la philosophie, qui révèle les lois de ces faits.

IX

LA PHILOSOPHIE DANS L'ÉDUCATION DES FEMMES

La philosophie ! Je m'arrête sur ce mot, Mesdames ; non point parce que, ce mot étant celui qui nous rassemble, j'ai le devoir spécial de justifier à vos yeux la place qu'il doit prendre dans votre éducation, mais parce que ce mot est celui de votre éducation elle-même. En effet, toute votre formation intellectuelle dépend de ceci : vos connaissances seront-elles ou non coordonnées et assimilées ? Coordonnées : la science philosophique peut seule vous donner les notions nécessaires pour ce travail de coordination. Assimilées : l'étude de la philosophie vous communique mieux que toute autre la vigueur nécessaire pour cette fonction d'assimilation.

Qu'est-ce que la philosophie ? " C'est, répond Mgr Dupanloup, la science qui illumine chaque chose par le rayon des principes supérieurs ; " qui, au-dessus de la région des faits, vous élève à la vue des principes, des causes et des lois, vous plaçant ainsi à la source de toute lumière. Car il n'y a pas de science spéciale ni même de science pratique qui ne relève d'un de ces trois termes.

Mais, Mesdames, je veux vous révéler, en en appelant à votre expérience personnelle, le rôle nécessaire de la philosophie dans toute éducation. Vous avez fait des études, ce qu'on appelle dans le monde votre éducation, c'est-à-dire que vous avez acquis un certain nombre de connaissances en littérature, histoire, arts et sciences. Ce sont là des pierres éparses ; elles ne forment point un édifice qui ait des proportions, une harmonie, une beauté. En somme, votre état d'esprit demeure un état de dispersion intellectuelle. Or n'avez-vous pas éprouvé le besoin d'en sortir, d'ordonner vos connaissances, de les élever et de vous élever par elles, en les rattachant à un même centre ? N'est-il pas vrai que vous ressentez je ne sais quel bien-être intellectuel, quand vous voyez apparaître la lumière d'une grande idée, d'une de ces idées qui rayonnent sur un vaste domaine et, projetant la même clarté sur toutes ses parties, en éclairent et en révèlent l'unité ? C'est qu'alors vous gravissez un degré de la vie de l'esprit. Des vérités vous allez à la vérité, vous approchez de Dieu. Ce mouvement est la loi de l'intelligence, qui ne trouve et ne saurait chercher le repos ailleurs que dans l'unité. Aussi bien l'unité est-elle la loi de son objet comme la formule de ses élancements. Car ni le monde matériel ni celui de la conscience ne sont de simples groupes artificiels de faits ou de phénomènes ; ce sont des unités complexes, mais très réelles, et dont les éléments s'appellent et s'appuient les uns les autres. Or la philosophie a précisément pour but de nous placer à cette hauteur d'où l'on saisit le rapport qui les unit. A mesure et alors seulement qu'une intelligence perçoit le lien qui attache les faits aux lois, les effets aux causes et celles-ci à une cause première l'édifice du vrai se construit dans une âme.

La philosophie est une clef qui ouvre tout, mais par-dessus tout qui ouvre l'esprit lui-même, qui lui donne une méthode pour arriver à la vérité, et, par la pratique de cette méthode, la raison apprend à se séparer des impressions, le jugement à s'exercer à la lumière des principes et des lois. L'âme tout entière prend ainsi une assiette solide.

Et que l'on ne vienne pas me dire qu'une certaine logique naturelle supplée à la philosophie pour orienter vers cette lumière. Oui, comme l'instinct supplée les connaissances raisonnées ; et n'est-ce pas le but de toute éducation, le devoir de tout être intelligent que de transformer les lueurs en idées claires et les instincts en volonté libre ? La gravitation montre aux facultés rationnelles leur voie, mais ne les dispense pas de la parcourir.

Je ne crains pas de dire qu'aucune discipline ne peut remplacer celle de la philosophie, pour développer les qualités de l'esprit féminin et corriger ses défauts. La femme a plus que l'homme le don de l'intuition rapide, ce que Montaigne appelle les qualités de prime-saut ; mais sa raison, plus faible que celle de l'homme, plus enveloppée d'impressions, plus dominée par l'imagination, a besoin d'acquiescer la vigueur et la suite des pensées. " Il faut qu'une part de sa raison sache attendre l'autre, " a dit très finement Mme Necker. Gardez votre élar, votre spontanéité, Mesdames, sans vous y abandonner. La philosophie, non seulement apprise, mais assimilée, devenue vie, vous apprendra à contrôler vos impressions par vos réflexions. Comme discipline, cette étude vous forme ; comme science, elle vous donne des clartés non moins utiles à votre vie de chrétiennes qu'à votre vie dans la famille. Sans parler de la vigueur et de la justesse de vos facultés, qualités qui feront de ces facultés des bases plus solides de votre foi, comment pénétrer un peu avant dans l'étude de la religion en restant ignorantes des notions philosophiques fondamentales ? Comment pénétrer, comprendre même le catéchisme et surtout l'expliquer ?

Je touche là le point peut-être le plus important de votre vie de femmes et de mères.

Vous êtes par devoir d'état des éducatrices, et vous ne connaissez pas les âmes et les facultés que vous avez à manier ; vous ignorez le rôle, la hiérarchie, le mode de développement des facultés de votre enfant. Vous êtes chargées de le prendre enveloppé dans la vie des sens, pour l'élever peu à peu à la vie raisonnable et libre. Vous devez éveiller son âme, en donnant à sa raison les premières lueurs, à sa volonté les premières impulsions, à sa conscience les premières règles. Après avoir préparé le passage de l'âge de l'inconscience à l'âge de l'innocence, vous l'amenez à celui de la responsabilité, en le préparant à cette première confession qui est la prise de possession de lui-même par la conscience et la liberté. Vous rendez-vous compte de toute la grandeur et de toutes les délicatesses de cette œuvre maternelle ? Lisez le dialogue où Fénelon donne aux mères la méthode et le modèle de ce premier enseignement, souvent décisif. Méditez cette page en apparence si simple, et voyez tout ce qu'un pareil enseignement suppose de profondeur de christianisme et de raison lumineuse dans l'âme d'une mère. On ne sait pas assez combien l'enfance est susceptible de subir l'impression de la vérité, qui donne une forme à son âme et à son intelligence. J'ai

vu au catéchisme des enfants que l'on pouvait conduire de degré en degré jusqu'au sommet des choses divines et qui, mis en possession de certains principes, en déduisaient des lueurs admirables. Eh bien, une mère peut déposer ces principes dans l'âme de son fils, ces principes qui seront des germes de vie. Mais pour cela il faut qu'elle les ait reçus et qu'elle se les soit assimilés. Car la piété ne suffit pas. " L'éducation est une œuvre d'amour et de dévouement, mais aussi de raison et de lumière (19). "

En face de cette œuvre d'allaitement spirituel, à laquelle la mère manque souvent et où elle ne peut être remplacée comme pour l'autre, on comprend que Mgr Dupanloup élève pour vous à la hauteur d'un devoir de premier ordre, celui de cultiver votre intelligence. On comprend que, regardant, dès lors, l'étude de la mère comme la préparation à cette tâche sacrée, il lui conseille en première ligne le travail de la philosophie, qui cultive l'âme dans ses profondeurs et dans ses facultés maîtresses.

Puisque d'ailleurs, selon le très beau mot de Bossuet, " toute femme doit être mère par nature ou par grâce ", toute femme a les mêmes besoins et partant les mêmes devoirs.

Aussi le grand évêque, arrivé au seuil de l'éternité, luttait-il pour arracher aux souffrances d'une suprême maladie la force de mettre la main à l'ouvrage qu'il regardait comme le couronnement de sa direction.

C'était une exhortation à l'étude de la philosophie et une méthode pour l'enseigner aux femmes chrétiennes. La plume est tombée de sa main défaillante ; mais sa pensée lui a survécu. Nous en avons pieusement recueilli l'héritage, et c'est cette pensée que nous cherchons à réaliser dans cet enseignement.

X

LA MISSION DE LA FEMME CHRÉTIENNE DE NOTRE TEMPS

Un dernier mot.

La femme, nous l'avons vu, fait l'atmosphère de la famille, dans laquelle vient se retremper l'homme, père, frère, mari, et dans laquelle se forme le tempérament de l'enfant. C'est une vérité admise par tous les temps que faire cette atmosphère est la mission de la femme. Mais de notre temps, cette mission s'agrandit et se précise, car elle répond à un péril social pressant.

Mesdames, il faut bien connaître notre temps et ses maux, pour puiser dans cette connaissance le courage indomptable de nous élever au-dessus de la vie vulgaire, c'est-à-dire mesquine et égoïste, et mettre le poids de notre dévouement dans une crise décisive pour l'avenir du monde.

" Il n'y a plus d'affection ni de conviction, mais seulement des intérêts. "

(19) Mgr Dupanloup.

Ce mot, qui résume l'état d'abaissement moral où tombe notre pauvre France, est aussi la formule du matérialisme pratique qui envahit la société et qui s'infiltré dans les familles les plus chrétiennes. Ce matérialisme, de longue date préparé, menace de tout entraîner dans la société, où les passions brutales qu'il développe trouvent dans le progrès de la science un moyen puissant de satisfaire leur appétits. Certes, jamais à aucune époque on n'a vu une plus grave situation. Nous traversons, chacun le sait et le voit, une crise religieuse et sociale, mais quelque chose de plus encore, une crise morale résultant d'une crise intellectuelle. Après avoir sapé le catholicisme, le rationalisme, qui s'est d'abord appelé le spiritualisme, a cru pouvoir jeter l'ancre dans le déisme. Un flot nouveau a emporté cet abri. Après la révélation, on a nié la création. Dieu a été banni du monde, et la philosophie, c'est à-dire la raison, manquant de sa clef de voûte, s'est écroulée.

Ainsi nous restons en face de l'anarchie sociale, du scepticisme intellectuel et du matérialisme pratique, d'une science sans âme qui développe des forces matérielles sans contrepoids dans l'ordre moral.

Or, le remède à une telle situation nous a été donné par Léon XIII. Notre grand Pape, dénonçant les erreurs du siècle, les ramène toutes à une cause : la raison amoindrie et faussée, parce qu'elle s'est séparée de la foi. Dès lors, il faut la relever. en la rattachant à la foi, et, pour relever la raison, il faut restaurer la bonne philosophie. N'aurez-vous point de part dans cette œuvre que Léon XIII appelle une œuvre de salut ? Je crois fermement le contraire et je m'écrie.

L'homme placé dans le courant de la vie moderne, se spécialise d'ordinaire, quand il ne se matérialise pas. Il concentre l'activité de son esprit sur un seul point ; de là une cause d'amoindrissement pour lui-même, et une infériorité dans l'éducation de ses enfants. Eh bien, la femme, qui a sauvé la religion dans la famille, doit y sauvegarder aujourd'hui cette vie haute de la pensée qui est un auxiliaire de la vie chrétienne. C'est à elle de conserver à la famille la lumière délaissée du vrai comme le feu sacré du beau, et, par la famille, de la conserver à la société, en déposant et en cultivant l'étincelle de cette lumière dans l'âme de son fils.

Elle le fera à cette heure où l'enfant, après avoir appris sur les genoux de sa mère sa première prière qui élève son âme vers Dieu, recevra d'elle le premier enseignement qui éveille dans son esprit la notion du vrai et l'amour du beau. Elle le fera à l'heure surtout où l'écolier, le jeune homme, rapporte au foyer de famille des connaissances laborieusement acquises, mais qui resteront froides et stériles dans son âme, si l'âme maternelle n'en fait jaillir le rayon.

Pour cela, il n'est pas besoin qu'elle soit savante, c'est-à-dire qu'elle ait amassé une somme considérable de connaissances, pas plus qu'il n'est besoin qu'elle soit virtuose ou peintre. Pour comprendre le vrai comme pour sentir le beau, ce qu'il faut, c'est qu'elle ait été au foyer de l'un et de l'autre, en voyant la lumière des principes d'où procède le vrai, et en méditant les œuvres littéraires ou artistiques qui restent les types du beau. Cette intelligence lumineuse et ce goût éclairé, voilà

ce que je souhaite pour elle, par une éducation en sens contraire de cette éducation de surface, qui aboutit à faire la femme à brevet.

La femme a une puissance d'aimer à laquelle correspond une puissance d'intuition intellectuelle qui lui fait saisir le beau dans le vrai et par là rend le vrai vivant et vibrant. C'est une grande force ; je vous la révèle, Mesdames ; avec cette force, vous pouvez relever le niveau des intelligences, en élevant celui des âmes.

Mais, ne vous y trompez pas, cette force ne sera telle que si vous la développez par le travail et si vous l'orientez par la foi. C'est un don auquel votre labeur doit correspondre et que votre piété doit consacrer.

Aussi, permettez-moi de vous donner, en tant que prêtre, un conseil qui facilitera ma tâche de professeur. Mettez de côté toutes les petites vanités qui faussent le travail, comme tous les petits préjugés qui l'entravent. Abordez cette tâche comme une chose dont il n'y a pas plus à se prévaloir qu'à se moquer, une chose très simple, mais une chose sérieuse. Abordez-la en vue d'un devoir à remplir et d'un grand but à atteindre, c'est-à-dire pour perfectionner en vous les dons de Dieu, pour vous élever vers lui et y élever d'autres âmes. Vous irez alors à ce travail avec votre âme tout entière.

Ce sera d'ailleurs moins difficile que vous ne le croyez. Toutes vous aimez le beau et la poésie. Eh bien, de la poésie de sentiment il s'agit de s'élever à la poésie des idées. Dieu aidant, c'est là que j'espère vous conduire, si vous avez le courage de me suivre à travers les aridités qui se trouvent nécessairement aux abords de toute science.

Entrez donc résolument dans cette voie nouvelle. Ce que je vous demande surtout, c'est de ne pas y rester passive. Ne vous contentez pas de recueillir mon enseignement dans votre mémoire ; mûrissez-le par la réflexion, vivifiez-le par la parole intérieure, seules avec vous-même, j'ajoute : en la présence de Dieu et dans la lumière du Saint-Esprit spécialement invoqué sous le titre de "*lumen cordium*". Puisse-t-il vous donner, par mon humble ministère, une lumière qui ne s'arrête pas dans votre intelligence, mais qui aille à votre cœur. Echappant à l'anathème de Bossuet contre la connaissance stérile qui ne se tourne pas à aimer, que la connaissance du vrai soit pour vous non seulement lumière mais vie ; qu'elle nourrisse et éclaire votre foi, et que cette foi vivante vous conduise à la charité.

BIBLIOGRAPHIE

Beaux-Arts

MÉTHODE DE CHANT théorique et pratique, par Madame Marchesi, chez Grus, Paris.

La méthode de chant que vient de publier Madame Marchesi n'est qu'une série d'exercices avec accompagnement de piano, précédés de quelques pages d'explications. Mme Marchesi adopte les trois modes de respiration distingués par Mandl : la respiration abdominale, ou

diaphragmatique, la latérale et la claviculaire ; elle condamne les deux derniers sans miséricorde. Mandl n'est pas allé aussi loin : lorsque la respiration abdominale, a-t-il dit, est profonde, le mode latéral s'y joint : La respiration latérale se présente aussi chez certaines personnes qui ne laissent pas à leur poitrine une liberté suffisante. La respiration claviculaire doit être condamnée absolument comme désastreuse.

Mme Marchesi insiste sur ce que la voix de femme a trois registres et non pas deux. J'ai montré qu'il y a là une question de mots ; les physiologistes, qui ne distinguent que deux registres, le registre inférieur (ou de poitrine) et le registre supérieur, divisent ce dernier en deux parties, en sorte qu'en définitive il y a toujours trois parties. La raison qu'ils ont, c'est que physiologiquement, la différence entre les sons de poitrine et ceux de médium n'est pas du tout la même qu'entre le médium et la voix de tête ; le passage n'est pas heurté dans le second cas comme dans le premier. Aux jointures des trois parties, il y a des notes communes dont il faut savoir tirer parti ; faire systématiquement monter le médium au *fa* n'est pas exact, et peut devenir fatigant pour bien des voix.

Quelle est la cause physiologique de la différence des trois parties (ou registres, comme on voudra) ? *Grammatici certant*, etc : on connaît le vers latin. Mme Marchesi a une explication qui me paraît nouvelle : seulement, je suis forcé de dire qu'elle fait de la physiologie de fantaisie, comme Sganarelle mettant le cœur à droite. On va en juger.

Il y a sans doute une inadvertance ou une faute de gravure, quand Mme Marchesi dit : " La glotte peut augmenter ou diminuer l'intensité des sons, en augmentant ou en diminuant le nombre des battements des cordes vocales, suivant le degré de force d'ébranlement déterminé par l'air, pendant l'expiration " Au lieu de battements, il aurait mieux valu dire vibrations, car le mot *battement* a un autre sens en acoustique ; mais, à coup sûr, au lieu de *nombre* il faut lire *l'amplitude* ; car augmenter le nombre des vibrations, c'est augmenter, non la force, mais l'acuité de son produit.

Voici maintenant l'explication demandée : " On ne peut découvrir dans les fonctions de la glotte aucune altération, dans son action de corps vibrant, qui puisse être considérée comme une cause influant sur l'altération de la nature du son dans le changement de registres. Il est donc évident [!] que le secret du phénomène que nous rencontrons en passant d'un registre à l'autre réside dans le résonateur de l'instrument vocal. C'est le larynx qui, en changeant de position, dirige alternativement vers les trois parois résonnantes la colonne d'air qui s'échappe du vibreur (la glotte). "

C'est biffer d'un trait de plume l'œuvre des physiologistes qui ont cherché la différence des registres dans des modifications par raccourcissement ou par amincissement de la partie vibrante des cordes vocales. Il est " évident " pour Mme Marchesi qu'il n'y a là rien de vrai, tout est dans le résonateur formé du pharynx [ou arrière-bouche], de la bouche et des fosses nasales. La résonance dans les fosses nasales donne un timbre vicieux que tout le monde connaît ; la résonance dans le pharynx et la bouche produit le timbre plus ou moins clair

ou sombre, rien de plus ; c'est du moins ce qu'on a cru jusqu'à présent ; mais Mme Marchesi, comme Sganarelle, a changé tout cela. Je l'engage cependant à chercher mieux.

J. WEBER

A TRAVERS LA SCIENCE

Nouveau traitement pour fractures—Il n'est personne qui n'ait été à même de connaître, pour en avoir été soit la victime, soit le témoin, le traitement appliqué d'une manière courante aux fractures des bras ou des jambes. On sait donc qu'il consiste à enfermer le membre brisé dans un appareil qui l'immobilise pendant de longues semaines et à laisser agir la nature. Ce traitement présente de graves inconvénients, surtout chez les malades âgés. Tout d'abord, il exige un temps considérable pour que la guérison soit à peu près complète, six semaines au moins. On sent quelles sont les conséquences de cette longue immobilisation lorsqu'il s'agit de personnes appartenant à la classe pauvre, qui ont besoin pour vivre de leur travail de chaque jour ; or, nul n'ignore que c'est dans ce milieu principalement que se produisent les cas de fractures.

Indépendamment de cet inconvénient capital, le traitement par les appareils, réduisant à une inaction complète l'articulation voisine de la fracture, aboutit à une sorte d'ankylose, nommée par les médecins *impotence fonctionnelle*. Le malade, une fois guéri (après six semaines), ne peut qu'avec la plus grande peine se servir de son membre blessé ; il faut encore plusieurs semaines pour que l'articulation puisse reprendre ses fonctions.

Enfin on sait combien sont cruelles les douleurs des premiers jours qui suivent une fracture ; l'appareil ne fait rien pour diminuer ces souffrances, et il semble même souvent au patient qu'il les augmente. L'obligation de laisser dans une immobilité absolue ce membre qui le fait si cruellement souffrir, l'impression produite par cette entrave compliquée, font naître des impatiences douloureuses, presque insupportables : la fièvre s'en mêle et ne contribue pas peu à retarder la guérison.

Dupuis plusieurs années, M. le docteur Lucas-Championnière avait préconisé pour certains cas de fractures [fractures des extrémités inférieures du radius et du péroné] un système absolument inverse, l'emploi du simple massage et la mobilisation aussi prompte que possible des articulations voisines de la fracture. L'éminent chirurgien concluait de l'observation de certains faits d'expérience à la possibilité d'obtenir par ce double procédé une guérison plus rapide, une suppression presque totale des douleurs des premiers jours de la fracture, et un prompt retour à la fonction normale du membre blessé. Ayant eu l'occasion d'appliquer sa méthode à plusieurs reprises, il avait vu presque tous ses malades guéris en un espace moyen de *vingt jours*.

Quelques chirurgiens, les docteurs Sée, Largier et Terrier, appuyèrent la méthode de M. Championnière, que les observations toutes

récentes d'un médecin de Paris, M. le docteur Marevéry, semblent devoir faire définitivement entrer dans le domaine de la pratique.

L'*Union médicale* de Paris a reçu communication d'une cure opérée dans les circonstances suivantes : Une personne, âgée de 41 ans, se casse la jambe droite en tombant sur un trottoir ; fracture de l'extrémité inférieure du péroné, avec déviation complète du pied en dehors (subluxation tibio-tarsienne).

Appelé auprès du malade, M. Marevéry fait recouvrir le pied de compresses résolatives froides entourées d'une bande de caoutchouc ; tous les jours ou tous les deux jours, massages avec la main, en évitant de masser au niveau de la ligne de fracture. Le sixième jour, on commence à solliciter quelques mouvements de l'articulation tibio-tarsienne, sans que le malade éprouve la moindre douleur. La quatorzième jour, le blessé posait le pied à terre et imprimait lui-même à son articulation divers mouvements sans provoquer aucune souffrance ; le dix-neuvième jour, il marchait, descendait son escalier et reprenait ses occupations au marché des Batignolles.

Cette cure absolument remarquable, obtenue par le docteur Marevéry dans des circonstances assez peu favorables, est une éclatante justification des conclusions de M. Championnière.

La tenacité des bois—Nous pensons qu'il paraîtra intéressant pour nos lecteurs de connaître la différence de tenacité de plusieurs bois. Des poutres destinées à servir d'étais dans un édifice en réparation ou devant entrer dans la construction même, doivent pouvoir résister à la charge, les premiers dans un sens vertical, les autres dans un sens horizontal ; si elles se ploient, elles risquent de se rompre, et après un certain temps, elles ont toujours éprouvé une flexion qui force à les changer.

Tous les bois ne résistent pas également aux poids qui les compriment ; la même espèce présentera une résistance différente, selon le terrain où elle croîtra, et dans le même arbre le tronc est préférable aux branches. Nous avons pensé qu'il serait bon de faire connaître la résistance de divers bois essayés dans les mêmes circonstances, en prenant des poutres de 5 mètres de longueur et de 10 centimètres d'équarrissage reposant librement par leurs extrémités.

Le prunier ne s'est rompu qu'après 1447 kilogrammes ; l'orme après 1077 kilogrammes ; le charme après 1034 kilogrammes ; le hêtre après 1032 kilogrammes ; le chêne après 1026 kilogrammes ; le noisetier après 1008 kilogrammes ; le pommier après 976 kilogrammes ; le châtaignier après 957 kilogrammes ; le marronnier après 931 kilogrammes ; le sapin après 918 kilogrammes ; le noyer après 918 kilogrammes ; le frêne après 883 kilogrammes ; le bouleau après 853 kilogrammes ; le saule après 850 kilogrammes ; le tilleul après 750 kilogrammes ; le peuplier d'Italie après 586 kilogrammes.

La résistance des bois peut être diminuée ou détruite par l'existence de gerçures ou de nœuds. Si, au lieu de reposer sur ses extrémités, une poutre est solidement encastrée dans un mur, elle résiste considérablement plus à la charge qu'elle supporte.

Du reste, en fait de résistance, un corps peut s'affaisser ou se briser par son propre poids, si on lui donne des dimensions convenables. Une poutre de chêne de 33 mètres de longueur sur 10 centimètres d'équarrissage serait dans ce cas si on la portait verticalement.

Au cours des expériences faites dernièrement à Londres, il a été prouvé que le bois à croissance rapide, le chêne du moins, est le plus fort et susceptible du plus grand degré de tension.

Ces expériences sont confirmées par un constructeur américain qui ayant bâti plusieurs élégants escaliers massifs nous informe que le bois à croissance rapide est le meilleur pour les intérêts architecturaux dans lesquels il se trouve engagé.

On devra donc préférer le bois à croissance rapide dans les constructions qui exigent la solidité jointe à une grande tension.

Pain au lait—Le pain au lait n'est autre chose que du pain ordinaire, dans la pâte duquel on fait entrer, au lieu d'eau, une certaine quantité de lait. La fabrication de ce pain n'est réellement pratique et ne donne de bons produits que depuis l'invention des appareils dits crémeuses artificielles. En effet, le pain au lait plein, c'est-à-dire non débarrassé des parties graisseuses devant constituer le beurre, est lourd et indigeste parce qu'il est trop gras. Le pain au lait est désagréable au goût, à cause de son aigreur. On obtient un produit excellent comme goût, très nutritif et d'une digestion facile, en se servant de lait écrémé à la crémeuse mécanique. Ce pain au lait rend de grands services aux gastriques et aux dyspeptiques.

CARNET D'UN CURIEUX

JULES SIMON CHEZ LUI

M. Jules Simon est le roi des locataires et, s'ils n'étaient ingrats, les propriétaires lui dresseraient des statues ; depuis quarante ans, il habite, au numéro dix de la place de la Madeleine, ce cinquième étage où toutes les illustrations sont venues défiler. Ses fils, sa petite fille y sont nés et celle-ci remplie de son babil, de sa gaîté, cet intérieur un peu austère.

M. Jules Simon excelle dans cet "art d'être grand-père" dont Victor Hugo a tracé les règles ; il le pratique avec plus de naturel et de simplicité. C'est, pour tout dire, le bon papa classique aux poches bourrées de friandises, qui ne rentre jamais les mains vides et dont des yeux d'enfant guettent impatiemment le retour.

Le train de maison est modeste ; la vie calme et retirée ; les heures de la journée se partagent entre l'étude, les travaux du Sénat ou de l'Académie et les longues causeries en famille.

Son esprit se détend et se repose dans l'intimité du foyer, auprès des petits et des grands, dans ces entretiens familiers où l'on se donne tout entier et que nulle préoccupation ne trouble. Il s'attarde volontiers, le soir, auprès des siens et s'il s'arrache, dans la journée, à son travail

c'est pour écouter quelque'une de ces causeries enfantines où il épie avec une attention émue les progrès d'une jeune intelligence. Il n'aime point à se priver de ces bonnes soirées et dîne rarement en ville ; on ne le rencontre guère que chez MM. Camille Doucet, Legouvé, Germain et Leroy-Beaulieu.

On le voit plus souvent au théâtre, car le démon de la musique le pousse hors de chez lui deux ou trois fois par semaine. Chaque samedi, il se rend à l'Opéra et chaque dimanche, au Conservatoire. Il est demeuré fidèle à l'Opéra-Comique et a gardé ce goût si vif de sa génération pour Hérold, Halévy et Auber.

Un beau tableau l'émeut aussi profondément qu'une belle symphonie ; c'est un gourmet qui déguste tous les plats, un amateur délicat que tous les arts attirent et retiennent. En sortant de l'Institut, il s'arrête souvent au musée de Louvre et le Salon n'a pas de visiteur plus assidu ; il n'est si petite exposition qu'il n'aille explorer et où il ne retourne s'il y découvre quelque perle.

Il aime les livres avec passion ; sa maison en est pleine. Ils débordent de son cabinet dans la pièce voisine et jusque dans sa chambre où le flot montant des brochures et des documents parlementaires menace de tout envahir ; ils emplissent l'antichambre, s'entassent dans les moindres recoins et tapissent les murailles.

Ces quelques milliers de volumes portent tous sur leurs feuillets de garde la signature de M. Jules Simon. Il les a lus et les relit encore, le annoté, connaît l'endroit précis où chacun d'eux repose et il lui suffit d'étendre la main pour les saisir. C'est une collection variée et complète où les chefs-d'œuvre de l'antiquité coudoient les chefs-d'œuvre modernes ; sur la même tablette, Platon et Cousin, Homère et Victor Hugo qui a écrit de sa main sur chacun de ses livres : " Victor Hugo à Jules Simon. "

Des gravures, des eaux-fortes s'entassent dans des cartons : les plus beaux spécimens sont accrochés çà et là aux murs ; les batailles d'Alexandre, par Le Brun ; des eaux-fortes de Flameng, d'après Rembrandt ; le Serment du jeu de paume ; un dessin original de Déveria, — le portrait du député Manuel, — donné à M. Jules Simon par Regnier de la Comédie-Française ; deux eaux-fortes de Charles Blanc : le portrait de Guizot et le portrait de Rembrandt.

Dès le premier pas, on se heurte à une bibliothèque, sentinelle avancée d'une formidable armée de volumes ; une avant-garde de quelques centaines de livres est casernée dans les trois bibliothèques de l'antichambre et se retranche derrière le canapé et les fauteuils.

Par la porte entr'ouverte du salon on aperçoit le portrait de M. Jules Simon par Roll, exposé en 1878.

C'est entre deux murailles d'in-octavo et d'in-douze, en longeant un amoncellement d'in-quarto, d'in-folio et d'albums, qu'on se rend dans le cabinet de travail, grande pièce carrée autour de laquelle d'autres livres s'étagent sur deux et trois rangs dans de hautes bibliothèques.

Sur la cheminée, deux bronzes offerts par les habitants de la Réu-

nion, évoquent le souvenir des batailles de l'opposition sous l'Empire. Audessus de la glace une terre cuite de Carrier-Belleuse représente, dans un bas-relief allégorique les ministères de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes dirigés autrefois par M. Jules Simon. Un peu partout, des statuettes de M. Frémiet : un soldat, des chevaux, des serpents, un chef gaulois, des cavaliers, une maquette de Jeanne d'Arc qui nous apparaît ici coiffée d'un casque.

Devant la cheminée, s'étale le bureau surchargé de manuscrits, de livres et de brochures. C'est sur ce bureau que M. Jules Simon a, depuis près de quarante ans, écrit tous ses livres.

M. Jules Simon écrit très vite, tout d'un jet, sans une seule rature, sa copie fait le bonheur des typographes et ses manuscrits excitent l'admiration des amateurs ; quelques-uns ont été conservés : la bibliothèque du ministère du Commerce, notamment, renferme son rapport général sur l'exposition de 1878.

Peu d'hommes travaillent autant que M. Jules Simon, peu d'hommes ont autant travaillé ; à treize ans, il était à la fois professeur et élève, payant sa pension au collège de Vannes avec le produit de ses leçons, se levant à six heures et ne prenant de repos qu'après le couvre-feu. Sa verte vieillesse est non moins active. Dès sept heures, il s'assied à son bureau et sa plume court sans s'arrêter jusqu'à dix. Il déjeune rapidement et ouvre sa porte aux visiteurs : sénateurs, candidats à l'Académie qui font leur tournée ; candidats moins littéraires en quête d'un fauteuil de sénateur inamovible ; rédacteurs de journaux et de revues ; correspondants des feuilles étrangères ; sollicitateurs et quelques intimes.

C'est un causeur plein de charme et d'esprit, mais qui ne se livre ni aisément ni beaucoup et ne prodigue pas les promesses ; on ne lui fait point dire ce qu'il a résolu de taire et il ne se prête pas à ces *conversations* dont la presse est depuis quelques années si friande. Il applique aux reporters le proverbe italien et ne se soucie point de leur laisser commettre quelque trahison en traduisant sa pensée. Il ne donne son amitié et sa confiance qu'à bon escient, mais il les accorde sans restriction ; son dévouement à ses amis est entier et rien ne lui coûte pour les obliger.

Lorsqu'il ne se rend ni à l'Institut ni au Sénat, M. Jules Simon ferme sa porte à deux heures et écrit jusqu'à six. Il se remet au travail dans la soirée ; de dix à onze heures et demie, il lit et prend des notes qui vont grossir de volumineux dossiers.

Sous l'Empire, les orléanistes et les républicains de l'Union Libérale se rencontraient à ses jeudis ; M. d'Haussonville y coudoyait M. Gambetta qui depuis..... mais alors M. Jules Simon n'avait pas d'admirateur plus fervent ni d'ami plus fidèle. Il était de la maison, avait son couvert mis, venait quand bon lui semblait et s'attardait jusqu'à une heure du matin en des causeries où il prodiguait son esprit et sa verve.

Pendant les premières années de la République, la gauche de l'Assemblée nationale remplaça l'Union Libérale et M. de Freycinet, Gambetta.

C'était un salon politique ; il tend de plus en plus à devenir en même temps un salon académique. On y aperçoit maintenant, confondus dans les mêmes groupes, pêle-mêle, MM. Camille Doucet, Pasteur, Léon Say, Alexandre Dumas, Carnot, Cherbuliez, de Marcère, Mlle Delaporte, Ribot, Pailleron, Calmon, Duruy, Krantz, Halanzier, Carvalho, Mézières, Emile Augier, Calmann Lévy, Jouaust ; René Brice, Vacherot, Lamy, Frédéric Passy, etc... M. Legouvé enseigne, en parlant beaucoup, l'art de bien dire et Gounod chante ses mélodies en s'accompagnant sur le piano.

A certains soirs, l'Académie est presque au complet et pourrait tenir séance.

PAUL BOSQ

Comme on le voit par l'article qui précède, M. Jules Simon est un dilettante qui ne prend pas la vie par ses côtés les plus difficiles.

M. Jules Simon écrit bien, fait de jolis discours, proclame très souvent des vérités qu'il méconnaît pratiquement et donne une foule de conseils qu'il ne songe pas lui-même à suivre. Esprit naturellement droit, il lui manque le courage de ses convictions. De là son opportunisme en politique et même en morale.

M. Auguste Roussel le qualifiait dernièrement de " sophiste aux souplesses ophidiennes," et M. de Pontmartin a dit de lui : " Disciple de Thiers en politique et de Cousin en philosophie, M. Jules Simon est doué de toutes les qualités persuasives, assez fin pour accrédi ter des mensonges et même des vérités, assez *charmeur* pour attirer à soi et séduire la masse des indifférents et des neutres." Et ailleurs : " Si M. Jules Simon n'était pas sénateur, ancien ministre, membre de deux académies, orateur éminent, écrivain supérieur, journaliste de premier ordre, il serait une des curiosités de notre époque. Y a-t-il, en effet, un spectacle plus curieux que celui-là : un esprit juste, fin, bien doué, bien équilibré, bien renseigné, d'une sagacité remarquable, disant vertement leur fait aux monstruosité s républicaines, aux chambres, aux ministres, au gouvernement, au conseil municipal de Paris, et refusant de s'apercevoir que ses épigrammes, ses ironies, ses réquisitoires retombent d'aplomb sur lui-même. "

MOUVEMENT DE LA LIBRAIRIE

SCIENCES—Chez Bailliè re et fils, Paris : *l'Electricité à la maison* par J. Lefèvre professeur à l'École des sciences. Avec figures intercalées dans le texte. In-18, 396 p. 4 fr. Chez Rothschild, Paris : *Les oiseaux utiles et nuisibles aux forêts, champs, jardins, etc*, par H. de la Blanchère, ancien élève de l'École forestière. 5ième édition, avec 150 vignettes. In-18, relié en toile, 4 fr.—Chez Michelet, Paris : *Guide pratique du menuisier*, par J. P. Chiron. 3ième édition, revue et augmentée. In-12, 2 fr.—Chez Masson, Paris : *Congrès pour l'étude de la tuberculose*. Première session. Comptes rendus et mémoires publiés sous la direction du Dr L. H. Petit, secrétaire général. Premier fascicule : 1 vol. in-8, de 482 p. avec figures et tableaux. 8 fr.—Chez Baudry & Cie, Paris : *Les voltamètres-régulateurs, zinc-plomb*. Renseignements pratiques sur l'emploi de ces appareils, leur combinaison avec les dynamos et les circuits

d'éclairage ; avec gravures et schémas d'installation, par E. Reynier. Brochure in-8, 1 fr 25.— *Traité pratique de la fabrication des cuirs* et du travail des peaux. Tannage, corroyage, hongroyage, mégisserie, chamoiserie, parcheminerie, cuirs vernis, maroquins, fourrures, courroies, selles, équipements militaires, harnais, théorie du tannage, statistiques des cuirs et des peaux, par A. M. Villon, ingénieur-chimiste. Un vol. gr. in-8 contenant 128 figures dans le texte. 18 fr.— *Géologie appliquée à l'art de l'ingénieur*, par E. Mivoit, ingénieur en chef des mines, professeur à l'école des ponts et chaussées. Tome I : Phénomènes géologiques, minéraux, roches, fossiles. Tome II : stratigraphie, ou géologie proprement dite. Les deux volumes gr. in-8, contenant de nombreuses figures dans le texte, 40 fr.— Chez Nony & Cie, Paris : *Problèmes de physique et de chimie* à l'usage des élèves de mathématiques spéciales, par Ch. Rivière, docteur ès sciences physiques, professeur au lycée St Louis. In-8, avec figures, 5 fr.— Chez Bernard Tignol, Paris : *Les machines dynamo-électriques* depuis leur origine jusqu'aux derniers types industriels, par P. Clémenceau, ingénieur-électricien. Fort volume in-16, 221 figures dans le texte. 5 fr.— *Les machines à glace* et les applications industrielles du froid, par P. Lezé, ingénieur. In-16, 35 figures dans le texte, 4 fr.

DROIT—chez Rousseau, Paris : *Code annoté des liquidations judiciaires* des faillites et des banqueroutes, contenant le texte et le commentaire complet de la loi du 4 mars 1889, avec tous les documents et travaux législatifs, et le résumé méthodique et analytique de la doctrine et de la jurisprudence en matière de faillites, par R. Rousseau, avocat à la Cour d'appel de Paris et H. Defert, avocat au conseil d'Etat et à la Cour de cassation. Un fort volume in-8, 12 fr.— Chez Giard, Paris : *Manuel théorique et pratique des actes sous seing privé*. 4ième édition avec supplément sur les déclarations et droits de succession, par F. Gilles. In-8, 62 p. 2 fr.

A propos de livres et de journaux

DEMANDES ET REPONSES

D— Indiquer un ouvrage récent et complet sur l'Esthétique, traitant plus particulièrement du beau dans ses manifestations plastiques, peinture, sculpture, etc., où l'on pourrait trouver une introduction sérieuse à des études de critique artistique faites à un point de vue tout à fait catholique ?—R. Il n'y a rien de mieux que *l'Art chrétien* de Rio, auquel on peut ajouter comme ouvrage plus récent soit le *Guide de l'Art chrétien*, de M. Grimouard de St Laurent, 6 vol. in-8 chez Oudin, Paris ; soit le *Manuel de l'Art chrétien*, du même. 1 vol. gr. in-8.

D— Les études de M. Guillermin, publiées sous le titre : *Le monde physique*, à la librairie Hachette, sont-elles ce qu'il y a de plus complet et de plus intéressant dans ce genre et sous cette forme ?—R. Dans ce genre, oui ; mais il faut se mettre en garde contre l'esprit de l'auteur, qui n'est pas toujours sûr, au point de vue religieux.

D— L'esprit dans lequel est rédigé le volume : *Géographie physique de la France*, par E. Reclus, permet-il de se procurer ce volume en toute sécurité de conscience ?—R. On peut se le procurer et en faire usage, mais non le mettre entre toutes les mains.